

ENTRETIEN

«Un réalisme parfois proche du cynisme»

Guy Haarscher , professeur de philosophie politique à l'ULB

En quoi Raymond Aron reste-t-il toujours d'actualité?

Beaucoup de réflexions d'Aron, notamment dans son *Essai sur les libertés*, sont très contemporaines. Alors que l'on cherche aujourd'hui une synthèse entre le marché et les contrepoids - c'est le fond du débat sur la Constitution européenne -, Aron a lui aussi bataillé avec ce dilemme. Si sa critique était orientée contre les communistes, il n'en a pas moins combattu Hayek auquel il reprochait son primat du marché sur le politique. Aron voulait se réconcilier avec ce que le socialisme avait de meilleur. C'était en effet un grand disciple de Tocqueville qui considérait que le mouvement de l'égalisation des conditions était inéluctable. Si le dominant ne lâche pas de lest et ne donne pas à la population les moyens d'exercer sa liberté, le système éclate. Pour Aron, il incombe au politique de gérer cette tension en octroyant des droits sociaux.

Aurait-il eu la même compréhension pour les altermondialistes aujourd'hui?

Malgré José Bové et la démagogie qui entoure le discours altermondialiste, il aurait admis qu'il y a là un potentiel pour rééquilibrer les démocraties. La différence est que les altermondialistes n'ont plus de solution de rechange comme en avaient ceux qui se référaient à l'URSS. Dans un univers de globalisation, Aron aurait encouragé tout ce qui peut faire renaître le politique en tant que recherche du bien commun.

Qui sont les héritiers d'Aron aujourd'hui?

Au plan philosophique, il y a Jean-Claude Casanova de la revue *Commentaire*, de même que son biographe Nicolas Baverez ou encore le philosophe politique Pierre Manant. Sa pensée a eu aussi beaucoup de retentissement aux Etats-Unis et en Allemagne. Il a par ailleurs été le conseiller des princes, notamment d'Henry Kissinger ou encore de de Gaulle durant la guerre d'Algérie, conseils que le général n'écoutait pas.

Ceci dit, il n'a jamais eu une descendance spirituelle comme a pu en avoir Habermas par exemple. Il y a une explication à cela. A force de vouloir se vacciner contre toute utopie, la pensée d'Aron était souvent très prosaïque. Il y avait chez lui un réalisme parfois proche du cynisme. Il accepte la démocratie libérale, l'économie de marché régulée, le tragique du politique, mais il ne croit pas à la paix universelle. Ce n'est pas une pensée qui fait rêver. Difficile dans ces conditions d'avoir beaucoup de disciples.

Au vu de ses démêlés avec la droite lors de la guerre d'Algérie, est-il pertinent de cataloguer Aron à droite?

C'était un intellectuel qui sentait le soufre. Il n'a jamais été reconnu par la droite, parce qu'il était critique et qu'il était juif. Bien que gaulliste tiède, même pendant la guerre, la gauche non communiste le détestait, car un anticommuniste était forcément quelqu'un qui favorisait la droite. Adversaire de la gauche, c'est pourtant avec la gauche qu'il n'a cessé de discuter. N'étant ni gaulliste, ni hayekien, ni socialiste, ni communiste, il affichait une indépendance qui ne le plaçait pas vraiment dans son temps.

En quoi Aron était-il influencé par sa judéité?

Les grandes références d'Aron sont Tocqueville, Max Weber, Machiavel, Kant. Or aucun n'était juif. Aron était parfaitement assimilé, peu sensible à la culture et à la tradition juives. Ce qui ne l'a pas empêché de ramener d'Allemagne dès 1933 des réflexions très lucides sur le nazisme. Plus tard, en 1967, il a pris parti pour Israël contre de Gaulle.

Entre Chirac et Blair, où aurait été la préférence d'Aron?

La troisième voie que Blair a empruntée à Giddens l'aurait à coup sûr intéressé. Et il aurait dans le même temps dénoncé le blocage actuel de la France.

J.-P. B